

Pour le Souvenir du Camp de Rieucros

La vie dans une baraque

témoignage de Vera Traill née Goutchkoff

Le texte ci-après est extrait du roman autobiographique *The Cup of Astonishment*, écrit en 1943-1944 par Vera Goutchkoff. Il concerne les premiers mois de son internement à Rieucros qui dura d'octobre 1939 à juin 1941.

[...] Prenez six cents femmes avec très peu de points communs entre elles (comme seul point commun négatif, le fait d'avoir été les premières victimes des mesures autoritaires d'Édouard Daladier, Premier ministre de France), donnez-leur un *Lebensraum* de sept baraques en bois, quatre-vingts femmes par baraque, une femme pour vingt-cinq sur soixante-cinq pouces de planches, et ceci pour vivre dessus, manger dessus, dormir dessus, rêver dessus et voir ce qui va arriver.

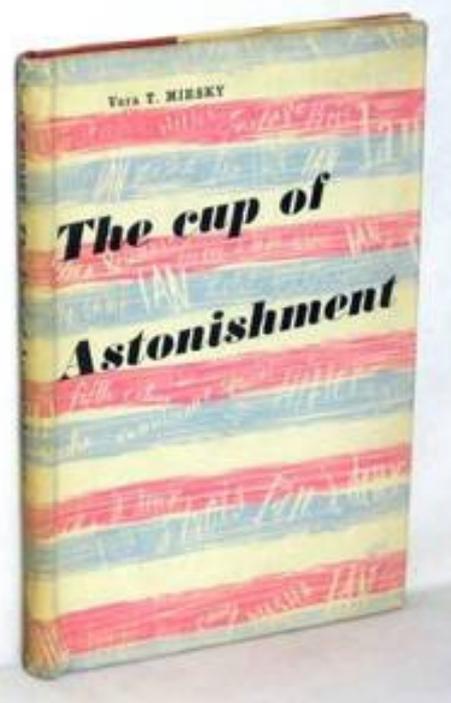
« Ce que j'ai trouvé de plus pénible dans le camp, c'est la promiscuité » avait l'habitude de dire Yadwiga. Cela reflétait le sentiment de la majorité d'entre nous. Si cela nous a fait rire de l'entendre dire ça, c'est seulement parce que c'était une prostituée.

Dans le camp nos ennemies n'étaient pas les gardiennes, qui étaient inoffensives, pas X., l'inspecteur de police, trop occupé à se saouler dans son bureau pour se mêler de nos affaires, pas Daladier qui était si loin que nous étions sorties de son existence. Non, les ennemies de chacune des six cents femmes étaient les cinq cent quatre-vingt-dix-neuf autres.

Sur les cinq cent quatre-vingt-dix-neuf, deux étaient les ennemies Numéro Un. Ou faudrait-il dire Numéro Un et Numéro Deux ? Mais il n'y avait pas de différence entre les deux, il n'y avait pas de différence essentielle entre celle du côté gauche et celle du côté droit. Les deux ennemies Numéro Un étaient bien sûr, les deux femmes qui dormaient de chaque côté de vous. Pour cette raison, une place sur un bord était précieuse et relevait d'une lutte sauvage pour obtenir ce privilège : vous n'aviez plus, ainsi, qu'une ennemie Numéro Un.

Au centre de la baraque, tout l'espace était occupé, à l'exception d'un passage étroit le long des murs, par une construction faite de planches : deux rangées l'une au-dessus de l'autre qui s'étendaient d'un bout de la pièce jusqu'au poêle au milieu puis de l'autre côté, du poêle jusqu'à l'autre bout de la pièce. Les paillasses étaient posées sur les planches. Elles contenaient une fine couche de paille humide et comme les housses

étaient faites dans une toile grossière et usée, la paille sortait et nous piquait. Nous disposions de soixante-cinq pouces de long et vingt-cinq pouces de large et étions allongées, l'une près de l'autre sans aucun espace entre nous. En conséquence, la nuit, vous aviez intérêt à vous allonger bien droit à moins que vous ne vous entendiez avec votre voisine, et qu'un commun accord vous permette de plier vos genoux. Mais il vous fallait faire de même avec votre voisine de l'autre côté et ainsi de suite, jusqu'à la chanceuse qui se trouvait sur le bord. Mais, malheureusement, de toutes façons, ce n'est pas possible de faire en sorte que tant de personnes plient et déplient leurs jambes au même moment, surtout quand certaines d'entre elles dorment. La solution ci-dessus reste donc purement théorique. En pratique, nous devions rester allongées droit toute la nuit. (Quand nos genoux nous faisaient trop souffrir, nous essayions de lever les jambes, étendues sur le dos, mais les couvertures étaient trop étroites pour que l'on puisse se couvrir dans cette position, et se coucher autrement qu'à plat signifiait s'exposer sans protection au vent du





Le Dortoir, Rieucros, 1940, par Hélène Maywald, collection Madeleine Regina Felsen, photo © MahJ

Nord-Ouest, un froid de loup, qui soufflait sans cesse à travers les baraques). [...]

Les nuits étaient longues: de neuf heures à sept heures. De neuf heures à sept heures, Liselotte et Trudchen s'agitaient, donnaient des coups de pied, toussaient, poussaient et ronflaient. Liselotte était la plus grande et grosse des deux mais Trudchen était la plus agitée. Tout le monde toussait dans les baraques, à cause de la fumée et des courants d'air mais Liselotte toussait davantage et pire que la moyenne car elle avait la tuberculose. Et la nuit, elle avait beaucoup de température et elle parlait dans son sommeil. Trudchen ne le faisait pas mais elle parlait avant de dormir et uniquement de sa mère. Je n'ai jamais de toute ma vie rencontré une fille aussi dévouée à sa mère. [...]

Trudchen n'était, en aucune façon, sottie et elle avait un passé honnête. Une pure « Aryenne », elle avait courageusement suivi son mari Juif dans l'exil, même si elle aurait facilement pu divorcer et retourner en Allemagne, dans sa maison confortable avec sa fameuse mère. À Paris, elle soutenait son mari sans travail en faisant la femme de ménage. Quand il a rejoint les Brigades internationales, elle l'a suivi en Espagne et par l'intermédiaire de la Croix-Rouge,

elle a travaillé comme infirmière sur le front, en première ligne. Elle est restée sur le front jusqu'à la fin, après que son mari fut tombé à Guadalajara. Elle a traversé beaucoup d'épreuves à la fois amusantes et tragiques et en tête-à-tête avec elle, j'ai entendu des histoires plus édifiantes que celles que nous prenions plaisir à écouter chaque soir dans la baraque numéro six.

Traduit de l'anglais
par Sandrine et Jacques Vacquier

1/ Nom d'épouse Vera Traill; voir Bulletin n°33, janvier 2022, p. 2-4.

2/ Le *Lebensraum*, « espace vital » concept géopolitique créé par des théoriciens géographes allemands au XIX^e siècle, largement utilisé par les milieux impérialistes allemands et le nazisme.

3/ 63,5 cm sur 1,65 m.

4/ Les trois hivers 1939-1940, 1940-1941 et 1941-1942, furent parmi les plus froids de la période 1860 aux années 2000, cf. Emmanuel Le Roy Ladurie, *Histoire humaine et comparée du climat - tome III*, Fayard, 2009, p. 169-172.